hespérie

revue poétique / regards sur notre monde



Décembre 2024
numéro 1

Clément Bollenot - Lydie Joan –René Chabrière - Isa Solfia manzano
Georges Oucif - Pierre cressant - Laure Ferroud - malcio leano
laure verhoeff - gaston vieujeux - jean-marc feldman - pauline simonneau
suzanne derève - michèle capolungo - morgan riet - david kristanveig

Introduction

Nous sommes vivants dans un monde dont l'humanité s'échappe et s'écharpe, où la domination des plus riches n'a jamais été aussi forte. Un monde en sursis climatique. Un monde qu'une parole médiatique brute, aux mains des puissances financières, envahit, emprisonnant la pensée. Un monde qui voit revenir à grands pas une pensée autoritaire et xénophobe, portée par une extrême droite opportuniste.

La poésie est une liberté, un souffle individuel qui se conçoit hors compétition, se joint au souffle collectif de vie. Les réseaux sociaux, des revues font aujourd'hui sortir le poème des chasses gardées et des salons d'entre-soi. C'est dans cet élan-ci que veut s'inscrire Hespérie.

Il m'est apparu nécessaire de créer une nouvelle chambre d'écho, une revue engagée avec des balises solides. Celle de Daniel Brochard, regretté porteur de Mot à maux, sa forme de révolte insoluble, qui le premier m'a ouvert sa porte. Celle de Patrice Malataverne, persévérant capitaine de Traction-Brabant, refermée après 20 ans d'existence, qui sera présent dans le numéro d'avril 25.

Une chambre d'écho qui porte mes engagements et mes valeurs poétiques.

Dans la poésie tant de beaux textes sensibles et singuliers emportent et soignent l'Humanité. Et tant de textes forts restent néanmoins confidentiels. Hespérie est née, et se veut une publication humaniste, sociale et respectueuse, non-violente qui donnerait à voir les rapports humains dans l'acceptation de l'autre, l'empathie et l'indistinction. Qui donnerait à lire des mots qui insufflent l'espoir tout en imageant sans concession le réel. Un lieu où celui qui parle, projette sa propre existence, son émotion, sa pensée, dans le monde qu'il regarde et raconte, dans un quotidien qu'il partage ou pas. Une revue qui rend visible les invisibles,

Cette publication numérique sera diffusée tous les quatre mois. La formule choisie après mûre réflexion est le format PDF en A5, celui qui rend lisible le contenu depuis un téléphone, celui qu'on emporte dans sa poche, lit à la volée, et qu'on peut imprimer à la maison.

L'appel à écriture est permanent, les textes retenus pouvant être publiés dans des numéros ultérieurs.

L'abonnement est gratuit. Il suffit d'envoyer un mail à contact.hesperie@gmail.com. Il peut-être résilié à n'importe quel moment.

Jean-Marc Feldman

Les auteur(e)s

(liens directs vers la première page dédiée)

Pour participer à la revue Hespérie, il est demandé aux auteur(e)s d'envoyer un petit ensemble de poèmes qui fasse sens, corresponde à la dynamique précisée sur le site internet, accompagné d'une photo ou d'une œuvre picturale personnelle. La photo a son importance comme on pourra le voir en parcourant la revue. Je remercie les auteur(e)s qui m'ont fait confiance pour ce numéro de lancement, et dont l'enthousiasme m'a porté. Hespérie, c'est l'échange avec eux, la porte ouverte aussi, à celles et ceux qui écrivent et hésitent à se lancer, à s'inviter avec des poètes au long cour, des poètes publiés, croisés au détour d'autres revues.

Numéro ISSN en cours.

https://hesperie.blogspot.com/

https://www.instagram.com/hesperie.revue/

Directeur de publication et maquette : Jean-Marc Feldman

Relecture : Muriele Savigny, Maribé Feldman

Photo couverture : Pauline Simonneau

Photo P78 : Clément Bollenot

Clément Bollenot



je vous écris d'un bout du monde
où lever les yeux au ciel reste la seule option possible
pour affirmer ce qu'il nous reste d'humanité,
nos cris, nos révoltes, nos murmures, nos silences

je vous écris d'un bout du monde
où s'encrent les nuages au-dessus de nos têtes,
sur le chemin de nos solitudes additionnées,
au carrefour de nos turbulences,
virage ou voie sans issue

je vous écris d'un bout du monde
où le ciel laisse planer le doute, les zones d'ombres,
les souvenirs,
éparpillés par la violence des tempêtes,
la douceur de l'averse, l'enveloppe de la nuit
jusqu'aux dernières taches d'encre

je vous écris d'un bout du monde
dur et sans chaleur lorsque l'hiver rase les murs
dur et sans fraîcheur quand l'été crache sans répit
les mollards de son souffle caniculaire

je vous écris d'un bout du monde peuplé d'anonymes
la nuit, le jour
peuplé d'anonymes, de voix inaudibles,
jamais invitées sur les plateaux télés, dans les rédacs

je vous écris d'un bout du monde
où les textes ne sont ni signés, ni approuvés
où même le mur d'un immeuble voué à la démolition
est une page blanche sur laquelle dégouline
indignations, colères, questions, pensées,
journal intime en libre accès

je vous écris d'un bout du monde
où les frontières s'abolissent et la mer se retire
déposant l'empreinte des arbres à plat ventre
sur la surface immobile
à marée basse, très basse, si basse qu'écrire continents
deviendrait singulier

un continent c'est une île sans océan,
c'est l'adulte qui ne trouve plus les cailloux semés
sur les chemins de l'enfance
c'est l'adulte qui oublie de s'émouvoir de trois fois rien
c'est l'adulte qui ne voit pas la coupure laissée par l'avion
sur la peau du ciel mais qui pense à ces passagers
sans visages et sans noms
qui remplissent les pages de leurs agendas
aux quatre bouts du monde

Lydie Joan



Il a vu la lumière tomber
Sur le coin du pavé
Quand la main s'est levée.
Elle a vu le ciel s'effondrer
Sur la médiatrice de l'horizon
Quand la colère a frappé.
Où s'arrête la compassion ?
Où commence la soumission ?
Ligne ténue de l'instinct,
Un écho indistinct
Face au peloton d'exécution
Tête en l'air,
Genou à terre,
Le cœur ouvert,
Cueillir les chardons
En bouquet de pardon.

Allez vous faire aimer
Sauvagement sans mièvrerie
Allez vous faire aimer
Sensiblement sans manipulation
Allez vous faire aimer
Sincèrement sans hypocrisie
Allez vous faire aimer
Soudainement sans spéculation
Allez vous faire aimer
Sans rien attendre
Ferme et tendre
Là où votre cœur s'ouvre
Et où libre, il se découvre
Allez ici et maintenant.

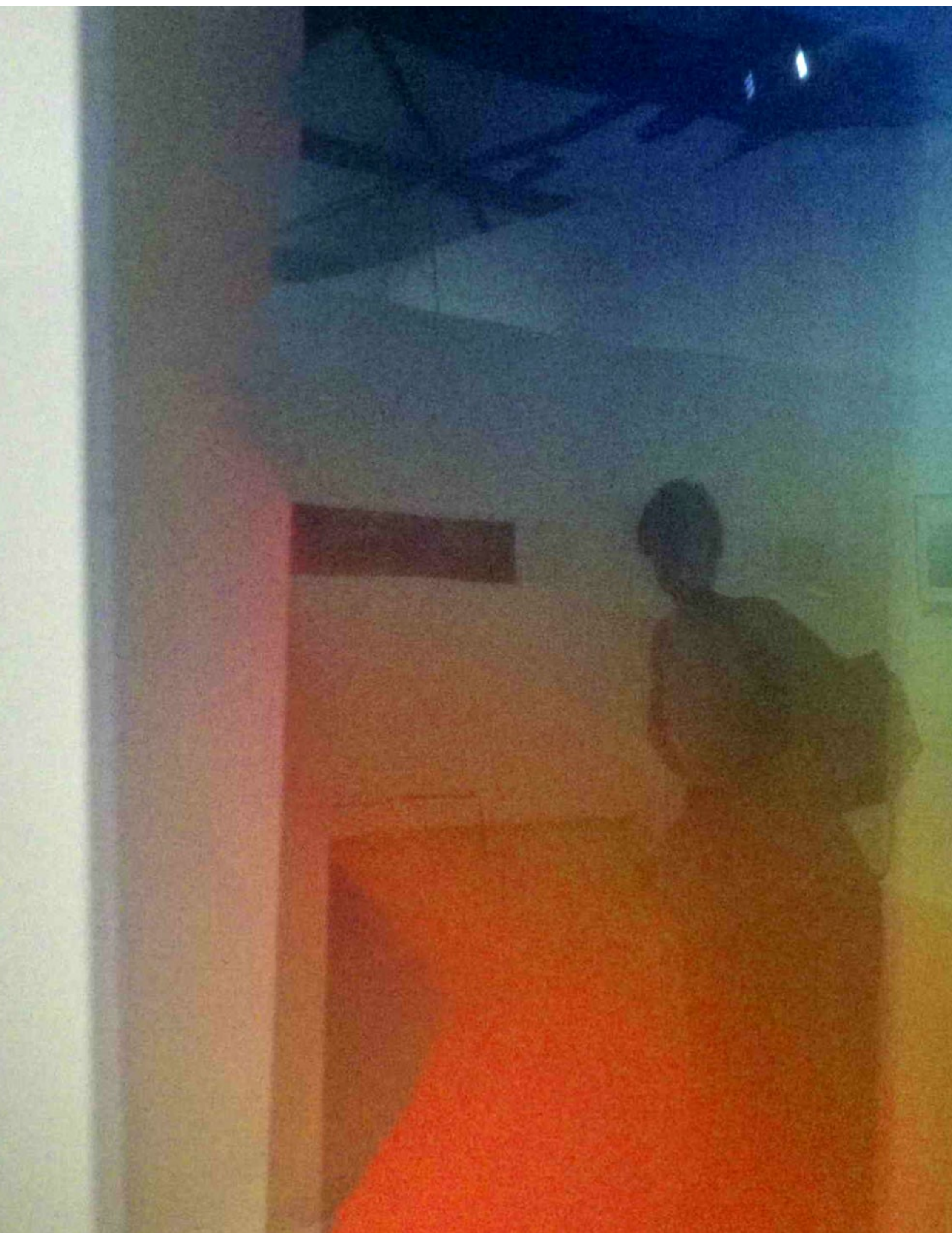
.

L'amour a lâché ses flèches.
La muse s'est fait la malle,
Le poète a ouvert la cage.
La liberté s'est enfuie,
Le maton a pris les barreaux.
La mort est restée en rade,
Le croque-mort est parti au bal.
Le jour a fait ses valises,
Le falot s'est éteint.
Laisser partir ceux qu'on aime.
Enlacer la peine qui fait rage.
Écouter le silence qui râle.
Contempler couler la nuit.
Mettre en feux les balises.
Accueillir le chaos.
Oser toucher la fin.
Ouvrir grandes les brèches
La lumière a brisé les chaînes.

A l'orée de l'obscurité,
Je m'éclaire à la fraternité,
Source qui ne s'éteint pas.
Au crépuscule de l'errance
Je m'abreuve à la solidarité,
Lumière qui ne tarit pas.
L'amour est toujours là,
Pour toujours et à jamais.
Je crie : « Liberté d'aimer ».

Au chant d'amour,
La flamme ondule
Guidant l'espoir
Qui se consume.
La peur bascule,
Sous la bravoure
D'un petit matin
Qui aime le soir.
Un cœur qui s'allume
Une haine qui capitule
Un seul et mille chemins
Pour un même lendemain
Ensemble et tremblants
Unis, fragiles et vibrants.

René Chabrière





Cours,
passe le souffle,
appuie-toi sur les nuages,
emporte avec toi les beaux jours,
peigne les herbes,
ploie les blés,

poursuis ta route,
le pas léger,
jusqu'aux versants de neige,
bleutée dans les replis d'ombre,
saisis-toi
de la joie.

Ce sont les berges du jour
qui se prolongent
jusqu'aux étoiles.

Attends-moi quelques heures,
que je chevauche à mon tour,
l'arc-en-ciel .

J'irai avec toi,
sans me retourner.



J'avais peint sur cette feuille
un visage.
Petit à petit
j'ai rehaussé les traits,
souligné le regard,
modelé le volume
et, par une curieuse alchimie,
je me suis aperçu,
que c'était le mien.

On me verrait sans doute
en plus jeune,
habitant la lumière,
l'expression lointaine,
la joue appuyée sur la main
curieusement bercé
du roulis de l'aurore.
Mais ce double immobile
est le gardien
de celui que je ne suis plus.

Alors, j'ai appuyé sur l'ombre,
recouvrant ce visage
de traces progressives :
je vais le replonger
dans le rouleau de ténèbres,
éteindre le regard,
froncer la peau,
comme si je le plongeais
petit à petit
au fond d'un lac obscur.

Je me suis vu à sa place,
abandonnant l'être et la matière ,
carnation endormie,
glissant dans l'obscurité,
me baignant dans la nuit.
Si on m'appelle,
je ne répondrai pas.
Personne ne me retrouvera,
emmailloté de noir,
visage effacé du monde.



et le ciel de se fendre
sous la peau...
ainsi l'animal rue
dans les soies sauvages,
au cœur à vouloir
jeter ses verbes
par-dessus bord
dans le tremblement des mots
embrassant les lèvres :
cavalier au galop
montant à cru…



Isa Solfia Manzano



je suis ce que je porte
et devant toi
je suis nue
ancêtre de tous les mots

je suis ouragan tsunami
tonnerre de poèmes

je tangue les rumeurs
oxygène les sèves
dans les steppes profondes
sans questions ni réponses

conscience

passeport et vagabonde
rivière des secrets

je c h u c h o t e le monde





fruit de la ferveur
le parce que sans pourquoi
histoire de fragments libérés
paysages intimes
obliques verticales
de l’autre côté du regard
les mémoires cartographes
des cendres pâles des femmes
les ventres dansent de l’autre côté
des oiseaux
le vieil arbre humide s’allonge
s’allonge s’allonge
jusqu’au sourire
pluie sauvage forêt luxuriante
des siècles d’embrasements
des siècles de danses
de ces femmes de leurs sexes
de leurs feux de leurs savoirs
des lanternes dans la nuit
des broderies mises transmises
mises transmises
multicolores
femmes brumes femmes moissons
nuances & beautés
puissance aux orages grenade
chair peau âme élixirs de secrets
hanches aux miracles ruisselant
sentiers obliques   océans verticaux





éclats des traces
je suis variations
ferment du monde
pierres sur les chemins
fenêtre de nuits solitaires
méditation et médiation
j'histoire dans la boue
les tremblements du poème

traces de rêves
rouille de post-scriptum
langue des langages
je légende les asphyxies
en respirant l'Ancestral

traces d'espérance
des racines aux feuilles
je suis porte-plume
prunelles d'exils
derrière les cabanes
des villages retrouvés

traces d'enfance
je parle le nuage
le bout du monde des peuples
les sans-voix
les langues anciennes
les pays-îles
les diglossies

traces de tambour
de fragments de cœur
je jardine les voix
jasmin et coquelicots
territoire de danses
gorges curieuses
palabres sorcières
fleuve fouille les mémoires
lit-humus de vers transparents
âme-colibri cavalant parenthèses


DONIEUR DE SANG,
GRÂE ÀTOI JE REVIS
"独裁者"！

Foules sentimentales (extraits)

1.

Elle a épousé un garçon
Beau comme un berger
Maman que la vie est belle
Le printemps fleurit
Mon cœur est comme un iris
Qu'on arrose au matin

Mais les tambours
Et les bruits de bottes
Lèvent la poussière
Sur les routes du monde
Au-delà des monts
Au-delà des fleuves
Vivent des hommes
Leurs doigts sont crochus
C'est ce qu'on a lu
Oui appris et entendu
Jamais ne nous ont aimés
Et vivent dans l'injustice

Garçon beau comme un berger
Jette ta peau de mouton
Autrement s'habillent les hommes
L'uniforme te va si bien
Boutons dorés et casque d'airain
Il part sur les chemins
Le bleu des collines
Derrière qu'y a-t-il
Baisés de larmes mêlés
Corps se séparent
Âmes se déchirent

Elle a rêvé comme dans un roman
Deux oiseaux s'aiment dans un nid
Survient la nuit et serpent avec elle
Une couleuvre à la bouche immense
Profonde comme un gouffre
Comme la nuit sombre
Et quand le jour revient
Oiselle seule se lamente
Une plume de son amour lui reste
Si preuve fallait des bonheurs passés
De noir s'emmitoufle désormais
C'est ce que font chez nous les veuves
Qui sans espoir n'ont plus de vie
Pleure avec sa mère le temps perdu
Le printemps si tôt fané
Maman que la vie est laide



2.

Mourir comme un Romain
Avaler du poison
Plutôt que de passer
Devant le peloton
Pour être fusillé
Comme un simple lapin
Beau projet monsieur le président
De grandeur vous rêvez encore
Mais pour vous foin de procès
Les foules vous écharperont
La justice de la rue
Vous arrachera les yeux
C'est moins noble en effet
Que vos harangues du passé
Le branle des bruits de bottes
Et le luxe de vos palais
Moins noble en effet
Que vos avions qui gazent
Des villages entiers
Que vos prisons célèbres
Qu'on quitte avec la vie
Que vos semelles sanglantes
Qui entrent chez tous les gens
Moins noble en effet
Monsieur le président

3.

Plume vagabonde
Qui chante des humains les misères
Ceux qui couchent sous les porches
Dans une couverture enroulés
Dans l’humidité transis
Les pieds dans le vent
Dans les étoiles la tête
Avecque pour seule compagne
La Dive Bouteille au corps élancé
Qui des jours brûle l'amertume

La boue aussi tient chaud
Où ils se roulent
Avant-goût de l’éternité
Quatre pieds sous terre
Quand les hommes tous
Sur un pied d’égalité
Enfin se retrouvent
Certains le veulent croire
Mais en Paradis même
Patrons et nababs
En veste fourrée déambulent
Et revers de diamants constellé
Peu leur chaut la misère du monde
Que les gueux entre eux se déchirent
Entre eux comme chiens dans l’arène
Plaisant spectacle
De quoi rêver
Sous la couverture
Sous le givre
Les gueux

4.

Moïse sauvé des eaux
Boudu le fut aussi
Quelle chance ils eurent
De vivre en des siècles
Où l'on tendait la main
Aux enfants aux mendiants
En risque de boire la tasse
Aujourd'hui l'on craint de boire
Et même le vin fait peur
La santé est si précieuse
Qu'on fait la fine bouche
Et garde le gosier sec
Salutaire attitude
Pensent peut-être
Et même sûrement
Les milliers de noyés
Le sel leur brûle la gorge
Ils ont tendu la main
La leur tendre est interdit
Sauver en mer est un délit
Ils ont franchi les déserts
Le gosier sec
Ils ont quitté leur pays
Le ventre vide
C'était pour boire avides
La tasse en mer
Mer Méditerranée

5.

Ceux qui rêvent
Se voient beaux
Dans les bras enlacés
À la bouche renversée
Ils sèment l'âme
Invisible passion
Des rides font fi
Différences ne voient
Le bonheur occulte
La misère des jours
Le regard des autres
Corbeaux qui coassent
Et n'aiment que fromage

Ceux qui rêvent
Voyagent dans les chambres
Continents de l'amour
Leurs yeux fermés
Voient des horizons
Leurs mains caleuses
Jouent du piano
Leurs dents jaunies
Ont des airs purs
Qui montent dans la nuit
Des villes saturées
Où tourne l'envie
Où la haine gémit

Ceux qui rêvent
Sont sourds au monde
Ceux qui rêvent

Pierre Cressant



la jeune fille parle à sa camarade du sourire comme d’une aumône sans prendre conscience véritablement de la générosité absolue de sa parole ; elle lui précise ensuite qu'on ne dit pas «j'ai pas d'argent», que cela doit se cacher à tout prix ; elle le dit et le répète plusieurs fois ; on sent une certitude qui vient de loin ; on sent qu'elle parle là d'un vécu personnel qui domine ses journées ; et cette phrase prononcée dans ce bus de banlieue m’obligeait à une vérité qui faisait trembler ma vie stable et rassurante ; elle me restituait un ressenti intime de force et d’abnégation, celui que l’on nomme trop facilement dignité ; un ressenti qui par ricochet se mettait à dominer peu à peu tout le paysage ; les tours environnantes de béton sans lumière qui résonnaient alors d’un même coeur, le sien, bouleversé et grandi sans cesse de devoir cacher ce qui affaiblit ; grandi de devoir contredire le besoin sans se le dire ; ce “rester droit” coûte que coûte qui résistait à toutes les attaques de la société qui la fragilisait ; elle ne savait pas qu'elle dessinait là par ses mots un jardin de fleurs que seuls les souffrants étaient à même de cueillir ; ce prix là, seul, qu’ils pouvaient s’offrir ; ce prix là malheureusement qui n’était pas le mien

les ombres des arbres ont aussi leurs cimes ; un sommet qui aurait eu l’humilité de se coucher, de s’agenouiller devant la lumière victorieuse ; un sommet presque craintif, dépouillé de sa grandiloquence, qui aurait juste gardé l’idée de sommet ; la soumission des ombres au domaine du sol est un monde où la simplicité et la pauvreté font acte d’un autre langage, d’un autre possible

sous la neige peu à peu une nouvelle ville et la banlieue ouvrière s'illumine ; elle aussi a droit à l'embellissement généralisé ; ici peut-être plus évident qu'ailleurs, car il y a le contraste absolu que ne peuvent connaître les villes des classes privilégiées ; la neige efface tout même les inégalités ; elle fait d’une masure un palais ; elle absorbe jusqu’à la pauvreté elle-même, son désordre et sa douleur ; son éphémère qui rend le regard des humbles plus lumineux que le regard des comblés ; la joie qu’elle crée qui s’immisce davantage dans le creux des douleurs que sur les joues bien rondes du bonheur pour rééquilibrer un peu le monde ; la neige qui offre ici plus qu’ailleurs

«mendiez !» crie le matin du haut de sa toute puissance ; et dans sa clarté qui s’élève tenir ; chaque jour, il faut aller vers le dénuement pour recevoir l’aumône de la lumière

façade baroque colossale ; et à ses pieds, sur la dernière des marches, l’homme dans sa désespérance, sans lueur dans le regard, sa vie déchirée, qui semble pourtant, en contrebas du trottoir, le prince de l'édifice, l'empereur de l’instant-palais qu’il dessine ; sa grande cape de misère dont les gondolements et usures parlent aussi de volutes imprévues et de gestes dramatiques ; l'architecture qui couronne la misère comme elle sacre les rois

d'un rien où le beau se cache faire surgir
l'écouté
jusqu’à entendre l’extinction des couleurs
l’humilité se lever

Laure Ferroud



Au bord du néant,
Je rêve de nuit,
Affolements chromatiques,
Jaunes haut perchés,
Gris stridents,
Orages qui claquent,
Bleus cobalt,
Douceur de ciels intenses.
Peau qui s'échauffe, vertiges, larmes,
Pics de joie,
Sensualité des sonnets,
Je rêve en synesthésie.
Couleurs peau,
Je peins diurne,
Blancs purs sous la lumière de la lune,
Et scintillent les noirceurs du monde.
*

*
Avant que les étoiles ne montent,
Et la lune pleine, nimbée,
Les nuages très blancs dansaient dans le ciel noir,
J'ai sucé la stalactite de diamant
La glace fondait dans ma bouche
*

*
Les fleurs du bien,
Cueillette du soir au matin,
Planète monde en ombres serrées,
Semez,
Sur terre dévastée.
*

*
Dans les yeux les yeux
C'est là c'est là
C'est Dada
C'est Cobra
En haut en bas
En plein coeur
Plein centre
C'est plein
C'est vrai
Ce qui fait du bien, qui fait mal
La douleur et la joie
L'amour et la mort
Ce qui est laid devient beau
Ce qui est beau à montrer
Alerter
A garder, sauvegarder
Dénoncer
Regarder
Le fond, la fin,
Le début sans fin
Les sensations pulsantes
Puissantes
Instinctives
Primitives
Le brut ou....
LA LIBERTÉ
*

*
Dans les yeux les yeux
Regarder la bête fauve
D'une douceur piquante
Tendre la main sur le sol
Caresser puis caresser

*

*
Il y avait une pièce de cartons,
Dans chaque carton des livres,
A côté de chaque carton un homme,
Les cartons entouraient son lit,
Une forteresse de livres,
Menaçant édifice,
Il ouvrait chaque livre,
Chaque livre était trié,
Chaque livre période de sa vie,
Souvenirs de superbes personnes,
Celles qui la traversèrent et restèrent,
Celles qui disparurent,
Mais le livre est le témoin,
Celles qui ne firent qu'écrire un mot dans un livre,
Celles qui rentraient et sortaient,
Celles qui apparaissaient riches de promesses, fragiles de tout leur être,
Chaque livre a une histoire.
Chaque livre était posé dans un carton.
Il y avait des centaines de carton.
Des centaines de vie en un homme.
*

*
Elle est au coeur du tableau,
Elle est dans sa frise,
La jeune femme qui se dessine,
Combien le temps est l'étau qui nous divise,
De la jeunesse aux pas vers la mort,
Combien de vies en une seule se réalisent ?
Combien de mots et merveilles,
De sa bouche elle murmura, éperdue,
Combien d'amours perdus ?
D'amours mortes dans son portrait inversé,
De coeurs palpitants et brisés,
Il est beau d'exister,
Jusqu'au bout sans ciller,
Et jusqu'à la fin aimer....

Malcio Leano

Sang

2e NUMERO AOUT 1943

3506

406

SÉCURITÉ LIBERTÉ

24 H/24 H

☎ (1) 43.94.21.00

Dans la nuit du rêve américain

J’ai suivi les lumières franchi le porche des libertés
mon reflet dans la vitrine m’a promis la satiété
la tête d’une hydre a saisi mes ailes devant l’entrée
derrière l’écho des grilles flotte encore le sourire
[d’oiseaux oubliés
mes ami·es combien de promesses faut-il
pour briser la sagesse des anciens
dans la nuit du rêve américain

Je suis venu au jour par une ventouse
mon médecin un chèque
mes parents deux cymbales
mon cri une flamme froide
à ma gauche des bleus à ma droite un costar
je peux réussir si j’y mets du mien
dans la nuit du rêve américain

L’école un long tir tranquille
mes professeurs sans diplômes
mon programme un bingo
mes exams un artifice
l’empire n’est pas mort il fabrique ses adjoints
dans la nuit du rêve américain

Le libérateur de 45
dit-on à l’âge des vérités
a violé ma grand-mère
sur la pointe du Cotentin
aurait pu être le père de mon père
si elle avait passé l’adolescence
pourquoi l’avoir appris
passé l’adolescence
tous les 6 juin je trinque pour elle au festin
de la nuit du rêve américain

Je suis venu à la nuit par la queue d'un serpent
la banque m'a dit à la vie à la mort
je creuse mes cernes à la pioche et mes narines à la neige
dans un semblant de netteté
tu connais l'histoire du gars qui s'est reposé
il est mort
je ne distingue ni la sueur ni le sang ni les miens
dans la nuit du rêve américain

Tout est écrit tout est carré
mes pouces sèment des graines pour me filer
je ne crois ni aux écarts ni au parler
tout est écrit tout est carré
rien n'arrive qui ne soit marchandé
je ne crois ni à la mort ni aux dangers
tout est écrit tout est carré
le doux confort du quotidien
je ne crois ni aux veilles ni aux lendemains
dans la nuit du rêve américain

J'ai quitté le salariat pour la collaboration
fixe moi-même les objectifs que sous-entend mon patron
ils ont troqué mon contrat
contre une fellation
ma chaise un sac d'os
mon bureau un pilori
notre père mon n + 1
dans la nuit du rêve américain

La carotte se meurt la chicotte demeure
dans l'impasse d'un bureau qu'on appelle ouvert
un môme pianote
les belles machines n'aiment pas les vieux machins
l'œuf ou la poule que se cache-t-il
derrière la coquille
je vote tous les cinq matins depuis quinze quilles
et dans mes mains la tête
sur mon bulletin chante un étrange refrain
l'État ne sert plus à rien
dans la nuit du rêve américain

Dans la nuit du rêve américain cent balles un plein
je roule au point mort pour les entretiens
quand je rencontre des flammes sur les ronds-points
une étoile éteinte où Marianne a dû crier mourir debout
je ramasse nos genoux je serre nos poings
une grenade transperce le brouillard et m'arrache la main
dans la nuit du rêve américain

Dans la nuit du rêve américain mon enfant creuse
ses cernes à la pioche
iel remplit les poches que les matraques m'ont sifflées
a sali ses mains pour m'aider à payer
a donné un rein pour m'offrir à manger
a donné nos cœurs aux vendeurs de santé
je vois les roses faner seules
sur le papier peint
alors que je pars iel me prévient

Dans la nuit du rêve américain
j'ai déchiré les grilles de mes crocs acérés
je vois la fleur avant l'épine
reprends mon souffle avant l'épée
et verse mon sang dans des terres humides d'esclaves et
[de liberté
je planterai ta main dans nos jardins
pour sortir du spectre états-unien

Laure Verhoeff



Question de bruit bien sûr
celui des passants des voitures des skates
des chiens du vent des vélos des éléphants
des fusées des voiliers peut-être
du ronronnement écœurant des télévisions
du chahut des copains, de celui des voisins
du silence des voisins aussi
quand il crie de tout son vide
une neurasthénie socialement validée
les oripeaux d'un faux calme
couvant de vrais problèmes.

Pacte avec la vue évidemment
ce volet que l'on tire avec harassement
sur le commun du quotidien
comme si l'on avait le luxe de s'en extraire
de le faire taire
s'en retrancher
abdiquer.

Pouvoir
surtout
continuer à considérer
la possibilité d'une ouverture :

ce n'est pas un mur,
une fenêtre fermée,

c'est une conversation
entre deux versions
d'un même monde –
regarde donc à l'intérieur
la forme que prennent les ombres
quand elles se coulent dans le moule de ton cœur.

Souvent l'on ne sait pas
de quel côté de la fenêtre
l'on préfère être.



Tant que t'émeuvent
un rire d'enfant
la cire du soleil sur la neige des nuages
un couple comme un monde entier à deux
une brise un parfum un reflet dans une crique
tant que t'émeut l'infiniment unique
les dahlias noirs ne gagneront pas
les dahlias de bois noirs qui cognent contre ton cœur
le linceul froid qu'ils te font
quand ils calcinent des chiquenaudes de joie
ne _____ gagneront ________________________ pas
tant que tu sens
sur ta peau la légère pellicule de sueur
qui protège des ombres
et donne leurs eaux aux ardeurs
tant que tu persistes à faucher au bord de la route
la condescendance où macèrent et rancissent
les deuils non-faits
les espoirs non-marchés
tant que tu sais porter
sur ton visage les traits inquiets
que la poésie rassure
ton corps vibrant, vivant comme un temple
pour qui n'a pas besoin de religion
tant que tu es
une contrée sans nom
où courent au grand jour
toutes les lettres
du mot
a m o u r
les dahlias noirs
ne gagneront pas
ne seront plus combat
seront compas
vers
l ' o u v e r t u r e
seront croyance en l'impossible
quand l'impossible est simplement
l'autre nom de demain.

Gaston Vieujeux



infiltrés

nitrates et phosphates
qu'ils sortent l'air hautain
en costume cravate
d'une usine à zinzins

ou pour les plus modestes
du cul des intestins
en espérant la sieste
et la fosse à purin

nitrates et phosphates
partent à quatre pattes
vers la mer sauront-ils

se fondre dans la foule
des algues et des moules
et des poisons d'avril

aqua ça rime

l'eau sera là pour le folklore
comme la vielle et les sabots
laissant une senteur de chlore
au ventre froid des lavabos

on la verra les jours de fête
poser à l'ombre des volcans
entre une aimable sous-préfète
et le dernier des mohicans

puis retournant à son musée
elle attendra désabusée
qu'on lui bâtisse un paradis

jugeant de fort mauvais augure
tous les cacas qu'aux temps jadis
on lui crachait à la figure

pipe line

avril qu'en est-il
des vapeurs d'essence
des prix du baril
et de l'indécence

nos fleurs ont l'odeur
des puits de pétrole
pétale à moteur
tout ça n'est pas drôle

tant de carburant
pour au demeurant
n'être jamais ivre

tant et tant d'ors noirs
dans nos réservoirs
pour aussi peu vivre

persévérance

sans l’automne et les noix
que valent nos antennes
nos paravents chinois
nos codes par centaines

que valent désormais
nos fourbis indexables
sans les émois de mai
sans les châteaux de sable

pas tripette et pourtant
nous allons sulfatant
les pays et les bêtes

balançant dans les airs
nos pus et nos cancers
pour draguer les planètes

réinvention

poésie dépressive
poison vapeurs d’opium
j’ai lancé la lessive
avalé mon valium

un job à la défense
reconnecté relax
on me dit que j’avance
lexomil et xanax

je vends du vent j’exige
numéro de voltige
dans un ciel en béton

mon caddie à la caisse
j’avais visé l’ivresse
et j’aurai le flacon

Jean-Marc Feldman



Aube

L'oblique des heures délie les perspectives
qui s'offrent un concert d'accordéon
entre bals musettes et frénésies endiablées
Des tiroirs on exhume
fripes
gueules de fin de nuit
étiquettes en sursis
pépins et épluchures

C'est l'heure des camions poubelles
des rugissements des vagissements
des devantures
des nounous alarmées
des miasmes du labeur
costumes abandonnés repris
des va et vient croquignolesques
des pieds nickelés assoupis

Ce sont les affamés qui entre loups et chiens
te montrent l'horloge s'égarant dans les méandres d'acier
comme jadis les petits bateaux des caniveaux
L'humanité aux visages marbrés
cherchant dans la fugue
l'ivresse à demi consommée
une issue à la noyade

On scrute dans les miroirs qui révèlent
des emboitements de circonstance
quelque mirage
une relecture qui tirerait
des larmes de bonheur
à la tragédie qui se joue chaque instant
et l'oiseau blanc emporte les regards
vers les flèches des églises profanes
vers les flèches des grues géantes
d'une ville village
au nombril hypertrophié et magnifique

Entre deux portes

Qui sont-ils
à la pointe d’un jour affalant les tentures
Robinsons leur frère leur descendance
nez ventre sexe cuisses bouche doigts
rendus ici au hasard d’un ressac
rendus à l’éphémère
rues virevoltantes
rues fugitives
rues tentacules

Et qui sommes-nous
rejetons des marées hautes
passants qui projetons ce que nous supposons
sur le grain terni des murs
sur l’éclat des carreaux
et regardons de plus près
dans les reflets volages
ce que nous ne sommes pas
cherchant ce qui s’ignore encore

Est-ce pour cet insensé
que nous parcourons les bribes de rues
rien de bien tangible ni de fixe
rien qui ne s’énumère
toujours entre deux portes
entre deux catalogues
où se dérobent les détails et ressentis
glissement des corps dansant sur l’asphalte
que nous rattrapons au vol
où se chevauchent réalités mailles et fondations

Pauline Simonneau



Elya

Ta voix brumeuse me parvient
Des berges du lac sombre
Que tu éclaires de tes chants uniques
Ô sirène gothique

Mon sang vibre, mon sang
Au son de tes cantiques
Qui ralentissent mon cœur
Sculptent tes profondeurs

Ton voile corbeau
Couvre mon âme de soir
Et me laisse ta mystique bouche
Entrevoir

Sans croiser mon regard
De ma main tu te saisis et
D'une douceur infinie
M'entraînes dans l'eau noire

Plongeon à l'aveugle
Nous nageons, gelées
Nous voilà absolument isolées
Immergées dans ton tourment magnifique

Les yeux clos, sur le dos
J'absorbe le ruisseau
Je flotte en nénuphar épique
Sur ta tristesse magique

On rallume la lumière
C'est la fin du concert
Tes doigts vaudous sont encore mêlés aux miens
Tu es si près, j'aperçois tes yeux enfin

A ce jour, mon cou porte toujours
Comme hanté, les traces
Du songe que tu as creusé
Du gris de ta douce rêverie
De la banquise de ta mélancolie

Baignade

Au bout du bois de la jetée
La mer jade, se balade
Parée de petits sillons creux
Parsemée de fulgurances argentées
Elle se meut

A l'horizon
Le sourire de Douvres posé de l'autre côté
Les vagues, les bateaux
Et combien de vies
Au fond de l'eau

Joli ossuaire
La mer
Belle bleue
Je me suis baignée
Parmi les cadavres
D'elles, d'eux
J'ai plongé dans les lames
Nagé dans les larmes
Froides, seule
Entourée de deuil

Avant, tête dans l'eau
J'écoutais le chant de mon cerveau
A présent, regard hagard
Je toise cet océan obscur

Tu te baignes encore toi ?
Dans ce cimetière liquide
Dans ces vies dissoutes
Tu nages ?
Parmi ces destins engloutis
Parmi
Ces
Bébés
Coulés ?

Le contraire de aube

À qui tu penses, toi
Quand le soleil se couche
Quand tes larmes face au fuchsia
Coulent sur ta bouche
Quand le ciel mangue pulse et érupte
Quand le orange est trop abrupt
Quand les nuages nappés d’or
Paonnent intensément
Quand tu trouves tout si beau
Subitement
À qui penses-tu, à ce moment ?

Doudou

Je ne suis pas ton doudou
Non merci encore moins ton toutou
Tu tues tout et puis d'où
Tu dis « j'ai tout fait pour nous »
Je ne suis pas ton bouche trou
Ce qui sort de ta bouche tue
Tu te mouches et tu oublies
Dans tout ça que moi aussi
J'ai une bouche un cou
Un cœur des fleurs
Toi tu souffles
Le chaud le creux
Le froid le feu
Tu construis des romans
Avec juste toi dedans
Tu racontes des histoires
Qui sont toutes à ta gloire
Tu remodèles le jour
Te fais victime de mon amour
Tu réécris toute la nuit
Et quand te touche l'ennui
Tu fais comme par magie
De moi ton joujou
Je te fais à manger
Tu te fais câliner
Et vice-versa
Moi dans tes bras
Comme nichée
Comme une peluche
Flouée
Comme ton doudou
Tout usé

Suzanne Derève



Arcs en ciel

Lumineuse est la vie qui trace
de ses pinceaux de joyeux arcs en ciel
sur l'eau après l'orage

*

Mais j'ai vu ce matin
à même le trottoir
sur le pavé luisant de l'averse
des hommes de carton
qui disent les chiens ont faim

Les chiens ont faim et les hommes se taisent
les chiens aboient
les voix s'aigrissent dans le cliquetis des chaines
Les hommes ont soif et les chiens traînent
des laisses inutiles

*

Que tout semble soudain dérisoire
de ce qu'on emporte avec soi
petites joies enrubannées
dans leurs pochettes de papier
chinées aux vitres lumineuses
aux enseignes dorées
douces fanfreluches de l'insouciance
innocentes peluches

*

Innocentes ? Souviens-toi
pareil à une pendule cassée
qui indiquerait obstinément l'heure
de l'éternelle enfance
ton vieil ours
dans le fauteuil de moleskine rouge
spectateur contraint des années

*

Un paradis perdu l'enfance
S'en dépouiller, c'est comme un jour chuter
de l'arbre et ne plus pouvoir y grimper
Hâtons-nous, de faire provision de tendresse

*

Je nouerai les bras autour de ton cou
Dérobe-moi au monde
Ce soir, je ne veux plus rien savoir
de la souffrance
Main dans la main elles vont
misère douleur souffrance
gâter la joie des gens heureux

*

Mais le réveil du premier train
est d'un gris sale d'avant le jour
coulant traîtreusement à travers les persiennes
dans le long chuintement des rails
Où auront-ils dormi ceux du trottoir
sous la pluie fine
dans quelle noire encoignure de porte ?

Le langage perdu de l’amour

Je parle
le langage perdu de l’amour
l’écorché vif
sans rime ni raison
que la souffrance amarrée
à l’échine du monde

Je parle
sur vos tombes les jours
d’été
à cette brise qui porte
encore quelque chose de vous
sous le soleil

Je parle
aux cheveux blancs de ma mémoire
qui sont comme le crin des chevaux
cinglant bride abattue
devant l’oubli

à l’infatigable pêcheur
qui m’habite
arrachant une à une aux bas-fonds
du passé les perles laiteuses
du souvenir,
la nacre des photographies,

noires et blanches icones
qui jouèrent le bonheur
aux dés et le perdirent
en une vie

Je parle aux flammes
qui chancellent
aux chandelles qu’étouffent
les vents

et je parle aux vivants
qui portent de leur mort
l’indicible tourment

Michèle Capolungo



Enfants aux cœurs dormants
Inspiré par le film « Quiet life » d' Alexandros Avranas

Un jour de glace,
transis de malheur et d'absence d'espérance,
des enfants s'endorment d'un sommeil maléfique.
Chemin de limbes pour oublier jusqu'au mourir.

« Réveillez-vous, cœurs endormis »
« Ti, thouy, chou, que, di tu, ti, ti piti que ditu… »
chantait Clément Janequin au 16ème siècle dans *Le Chant des Oiseaux* .
Mais il composait aussi *La Guerre* :
« Bruyez, tonnez, bombardes et canons »
« Von pa ti pa toc, ta ri ra ri ra ri ra reyne »

Des siècles, des millénaires,
que les censés adultes trahissent les enfants,
que le fracas des guerres couvre la respiration du vivant
que la terre s'assoiffe de sang, étouffe sous les décombres,
que l'on fuit pour espérer continuer de vivre.

Un jour de grâce,
comprendrons-nous enfin que l'on ne vit pas pour dominer ?
Redonnerons-nous aux enfants
d'un monde sans sorcières ni princes charmants
la juste liberté du rire et du désir ?

Nos nuits se dépouilleraient des rêves d'orgueil,
l'aube mettrait un oiseau dans nos cœurs réveillés.

Il ne pleure pas dans mon cœur

Verlaine, il pleut, je me souviens de ton poème,
un poème avec des rimes.
Verlaine, ta peine sans haine,
« un cœur qui s'ennuie, un cœur qui s'écoeure ».

Verlaine, il y a longtemps à l'école, tes vers appris par cœur,
leur écho en gouttes de pluie, mon cœur pris par un sortilège arc-en-ciel.

Il ne pleure pas, ce serait vain, dans mon cœur,
comme il pleut au jardin sur la terre assoiffée.
« Ô le chant de la pluie », sors le monde de la nuit !

Verlaine, si tu étais vivant, entreverrais-tu
ces pays lointains où s'attend le bruit de l'eau,
où les enfants ne laissent pas couler leurs larmes?

Les maîtres du temps ont le cœur sec des traîtres.

Verlaine, si tu savais la violence de ce siècle,
te demanderais-tu à quoi rime la peine?
Tes strophes tambourineraient-elles sur des tam-tams
appelant l'orage comme on appelle la joie,
rejetant la mélancolie pour la révolte?

Chanterais-tu contre « Madame la misère » ?
Oserais-tu écrire « quelle connerie la guerre » ?

Qu'importe! Merci pour le bâton de poésie,
pour les mots grains de nuages qui s'entrechoquent,
pour mon cœur renversé, sablier de l'averse.

Partage

Reçois l'eau, mon enfant,
l'instant d'un jaillissement
dans la coupe fontaine de tes mains.

Retiens l'eau, mon enfant,
l'instant d'un tressaillement
sur ton originelle cicatrice.

Pressens le long cheminement de l'eau
entre les pierres du temps
dans l'écorce de vie.

Toi, l'enfant né sur la rive fertile,
tu ne peux grandir
dans l'ignorance des terres de l'eau rare.
Tu t'assècherais
de la soif de l'autre.

L'eau porte le mouvement des commencements,
le premier murmure de la source
la première nacre de rosée
la première éclaboussure du ciel.

Entre, mon enfant, sans crainte,
dans le courant du torrent.
Pense que l'océan s'enfle
aux dons des ruisseaux.
Partage !

Arbre cherche forêt

Mes frêles racines
frémissent
en ce peu de terre ocre
tassée
au fond d'une timbale,
brûlée par le soleil des déserts,
cahotée sur les chemins de peine.

Arriverai-je un jour jusqu'à l'oasis ombreuse
que m'ont racontée les oiseaux migrateurs?
Arriverai-je à prendre force dans l'humus
que partagent mes frères de l'autre monde ?

L'harmattan des hécatombes s'est tu.

Le souffle sourd d'un suroît incertain
redresse ma tige de misère,
défroisse mes feuilles cathéter.

L'esquif oscille, bois du berceau, bois du cercueil…

Je dois faire confiance
aux mains de la jeune fille errante
qui me replanteront,
à sa mémoire
d'enfant des arbres.

Morgan Riet



Cadaqués

Je ne peux que le reconnaître ;
je n'ai pas la langue qu'il faut
(celle qui habite ici
la lumière au plus juste)
pour te chanter vraiment
        à ta hauteur,
        entre montagne et mer.

Alors je laisse le vent faire
dans le labyrinthe de tes ruelles,
où il se rue comme un taureau
        rudoyant au passage
maintes fleurs de bougainvilliers.

Alors je laisse le vent faire…

        Mais saurai-je jamais
        traduire,
à la virgule et vague près,
ce qu'il me ramène,
aura envie de me conter ?

Cerbère, 10 juillet 2024.

Reflux

Ciel pommelé au-dessus de la mer.
Tu marches,
pieds nus dans l'eau qui te mordille
avec ses petites dents blanches
les chevilles. Tu marches,
plongée dans tes pensées (il semble)
et moi dans le sable des miennes.
Nous revenons juste d'aller voir ta grand-mère ;
là où elle vit depuis quelques temps,
là, où en dépit du soleil encore
bien haut dans son regard, sur son visage,
peu à peu elle se retire du rivage
des jours qui filent
très doucement entre ses mains
que tu as longtemps prises,
effleurées, caressées,
sous le beau ciel bleu de tes mots

Petite histoire dans la grande

Ce que je sais, ce qui est mien,
c'est la mer indéfinie.. Henri Michaux

Je te reprends là
où tu m'as laissé.

Intact est ton visage
avec ses rides
régénérées sans cesse
par les doigts de la marée
et cette musique du vent
prompte à flatter, démente,
peaux nues, drapeaux et voiles.
Aussi, as-tu toujours
ce remous communicatif
qui fait la joie miroitante et simple
des bateaux, des enfants
et de ceux qui le sont restés.
Et puis, fidèle à toi-même,
tu n'en finis pas
d'être volage
pour tromper l'ennui
et l'éternité,   à l'image,
à la faveur bleu ciel
de ces cerfs-volants qui ne tiennent
qu'à un fil
tous les chevaux de ma rêverie –

O bienheureuses
les courbes légendaires
des sirènes
et les lèvres voraces
des rivages
et des phares,
et des rochers à fleur de sel
de ta peau d'algue et d'écume ! –
Mais, pour autant,

toi qui me reprends ici
où je t'ai laissé,

te souviendras-tu jamais
de moi
quand je ne serai plus ?
(*ressac ad libitum*]

David Kristanveig



Colère
Qui veut t'entendre ?

Comme une bouture de rejet
Qui tourne en rond
Tu persistes et recueilles
sur les chevets de nos lèvres
Quelques paroles tamisées
Pour amortir les coups

Tels des grains de sable
mêlés à l'argile grise
De nos conversations sans prise
Tu sens que les mots
ne circulent plus comme d'habitude
Motus et bouches cousues

Si se lier connait bien des chrysalides
Peut-on se diluer dans le cocon de sa colère ?

Rai contre rets
Tu demeures contre tout contre
Même si la mèche rêche d'une plaie
Trace encore sur ton front
Un avis de tempête

Te revient soudain
La conscience
Dans l'œil des débris
D'un répit acquis
De longue haleine
Tu t'en étonnes
Et tes jours redeviennent veilleurs
Mieux   rêveurs

Même si chaque rai détourné
Provient bien d'une profondeur guérie
Cela rince toujours ton ciel
Tu souris face aux rets surpris
D'être parfois contrariés
Charitable tu es de nouveau débordé
Comme un dessin mal colorié

La colère est désormais figée
Quand de nos bouches montent
Les étoiles du pardon
Un jour elles saupoudreront
nos liens redessinés
Là où scintillent les jeunes pousses
Du commun quotidien

Réouvrir la porte de nos foyers déneigés
Il nous faudra tenir
pour qu'à la pulsion de vie
Rien ne vienne du bonheur nous être ravi
Ne pas oublier
Laisser nos chaussures sales dans l'entrée
A l'abri de nos retrouvailles
Et nos instants tissés autrement à volonté

Un pied de nez improvisé
Se blottit alors dans notre repaire retrouvé

Faire le pari que tombe la muraille
Pour franchir ensemble le portail
Sans ne rien dévisser ni même effacer

Avec rien d'autre
Au creux des tripes
Que le seul désir encore d'avancer

Dans le sac le cœur en mode road trip
Un bon mood enfin
Dégourdit tes pattes

Il en faut du temps pour savoir haïr autant
qu'aimer quand il le faut là où il le faut
C'est la sortie de crise l'issue de secours

Surplomber nos vieilles guerres
Les remiser au rang de naguère
Pour voir le bout du tunnel

Et nous voilà de nouveau en selle

Nos pas d'après s'écrivent
Comme un avant
Qui défroisse un par un
Les oripeaux du malaise
A coup de ciseaux
d'une part de dons
Des colliers de perle
Des bracelets qui déferlent
Comme des promesses
Pour tenir bon
Pour tenir éveillé

Sans coup de butoir
Se délivre notre pardon
Un désir retient la suite
Et tout l'horizon



Pour tracer la route avec les auteurs présents dans ce numéro :
(par ordre alphabétique)

Clément Bollenot est né en 1988. Enseignant dans le primaire, il milite pour la poésie à l'école. Membre du collectif d'expérimentations poétiques Poétisthme, il écrit par nécessité, pour ne pas accepter le monde tel qu'il est.
Il a notamment publié trois recueils de poésie : *Demain incertain*, (éditions Gros Textes, 2018), *Non-lieu* (éditions L'Ail des ours, 2022) et *Ici l'horizon* (éditions Le Chat polaire, 2023).

Michèle Capolungo est enseignante à la retraite, membre de l'association Lire et faire Lire, bénévole au cinéma de son village. A un grand intérêt pour la photographie, et surtout pour l'écriture.
A écrit un recueil de poésie et un récit qui ont été publiés:
Vivre Loin des Colons dans l'Ecrin des Sillons aux Editions N&B en 2011 et *Le Pays de l'Enfant Ocre* aux Editions Vagabonde en 2017. Des textes isolés ont paru dans des revues telles que "Franche Lippée" (éditions associatives Clapas), "Traction-Brabant", "Poésie première" et " Revue Cabaret ".

René Chabrière dit "re chab" (raccourci à l'audace tronçonneuse) né en 1956 à Lyon, études d'Histoire, s'intéresse à l'Histoire des Arts, poursuit ses études en Arts Plastiques, concours d'enseignement. Pratique la peinture et le dessin, la photographie et plus généralement tout ce qui a rapport à l'image (utilisation de logiciels graphiques par exemple).
Plusieurs expositions. Pratique l'écriture de façon ponctuelle, puis, régulièrement depuis 2008 (quotidiennement depuis 2012)
On peut le lire sur son blog Poézique-zique, tique et pique- mots et grammes, https://ecritscris.wordpress.com/

Pierre Cressant vit entre Paris et l'Auvergne,. Il essaye de capturer, au fil de ses déambulations, l'image qui propose le poème, l'image qui trouve ensuite son sens dans les mots qui s'édifient.
Il a publié des textes dans les revues Vol et Poétisthme.
Son rapport très fort à l'image l'a mené aussi à collaborer avec des artistes peintres contemporains qui ont publié ses textes sur leur blog

(Patricia Dubien, Philippe Caurant, Bruno Théron).
Il met en ligne nombreux de ses poèmes, souvent en lien avec ses photographies, sur ses blogs : https://www.instagram.com/pcressant/
https://cheminer-poesie-cressant.tumblr.com

Suzanne Derève vit entre Bretagne et Lozère. Partage le blog de poésie Art et Tique et pique-Mots et gammes (https://ecritscrisdotcom.wordpress.com/) avec René Chabrière. Publications dans Lichen, Tarmac, Cabaret, Poéthisme, Poésie première.

Jean-Marc Feldman est instituteur à la retraite. Il vit en Chartreuse. Acteur culturel polymorphe et engagé, il envisage la culture comme indispensable au lien social. On peut le lire sur son blog https://jeanmarcfeldman.wordpress.com et on l'a croisé dans Mot à maux, Voix d'encre, Haies vives, Décharge, Traction Brabant, l'Altérité, Folazil, les Embruns, Spered Gouez, et prochainement Lichen et Traversées. Lance la revue Hespérie à l'automne 2024. Son recueil, auto-édité avec l'Ancre Nomade « Un semblant de Chamade » vient de paraître.

Laure Ferroud. Ses poèmes sont parus dans Journal Cristal lyrics, Édition La page blanche, Revue Lichen, Journal Le nouveau décadent, Recueils Poésie vivante ,Anthologies Luna Rossa, dont un poème dans le livre "La grande guerre" Édition Sciriolus, dans anthologie des poètes contemporains isérois, Édition Portulan.
Collages : Handemade collage, street art and Mail art.
Petits voyages oniriques, poétiques ou absurdes.
Expositions dont participation au Pasteup festival international du collage, street art Grenoble, septembre 2024

Lydie Joan est née en 1972 à Calais. Archéologue, elle vit et travaille à Besançon. Son poème « Gouttelette de rosée » est publiée en 2022 dans le cadre du grand prix de la poésie de la RATP. Elle auto-publie, la même année, un premier recueil de 47 poèmes, « Les enfants des caves, des greniers et des pigeonniers ». Seize de ses poèmes ont intégré une anthologie, Poetry Reading Online, an anthology from around the world, née de rencontres internationales, en direct sur le net, pendant les périodes de confinement.

Un deuxième recueil « De Transhumance en Espérance » sortira en décembre 2024. Un troisième recueil est en cours : « Immortelles et autres merveilles ». Ces textes reflètent les aspérités du voyage qui mène à l'amour inconditionnel. Retrouvez ses poèmes sur instagram (ellejyjo).

David Kristanveig né à Bordeaux, vit actuellement à Chartres. Passionné par la littérature, il fait la rencontre très tôt, à l'adolescence, du poète et moine de Landévennec, Gilles Baudry, dont l'œuvre lui donne le désir d'écrire pour saisir le fragile du silence et l'émerveillé de la vie. Auteur d'un recueil de poésie « Dans l'atelier des berceaux », il publie également en revue (Libres mots, Poétiquetac, L'ouvre boîte à poèmes, Florilège, Le monde de Poétika) et dans quelques anthologies dont l'anthologie de poésie 2024 de la Société des Poètes Français dont il est membre. Le poème est pour lui comme une longue gorgée d'air ; une inspiration profonde le temps de tenir sur le fil comme un équilibriste de passage.
https://www.instagram.com/david.kristanveig/

Malcio Leano édite une newsletter de poésie appelée Tendresses, poétique et résistante, chaque 3ème dimanche du mois. Il y explore une actualité en poème et en collage, et des éléments de contexte tentant d'y apporter un éclairage plus concret. Parfois il dit poésie résistante, parfois poésie de combat. Ses tendresses, dont le pluriel trahit l'essai, aiment en tout cas s'imaginer en feu de précision. Pour s'abonner ou lire les anciens numéros, malcioleano.substack.com

Isa Solfia Manzano est enseignante de lettres modernes et vit au Pays Basque. Elle écrit de la poésie depuis l'enfance. Depuis seulement deux ans, propose des textes à des revues littéraires. Publiée dans la revue Lichen, dans la revue Miroir en ligne et dans le deuxième numéro version papier, dans Vert Combat (revue Hélas!), en décembre prochain dans Terre à ciel. La poésie est un choix, une évidence, un engagement, aussi. Elle permet tout et tout lui est permis.
Son premier recueil de poésie (édité) « Vers de Terre et autres poèmes zadistes » est paru aux éditions de L'Harmattan en juillet. Le lieu principal de ce recueil est l'écopoétique, notre rapport au monde et un regard philosophique et symbiotique. Une proposition de rhizomer autrement.

Georges Oucif a vécu au Sénégal, au Nicaragua, au Maroc et ailleurs. Il a publié des recueils de poésie (Le Rêve de la Pieuvre, Les Usines, Inventaire) et des textes dans un certain nombre de revues dont Terre à Ciel, Mot à Maux ou encore l'anthologie des poètes français du Castor astral.
Il a réalisé des reportages vidéo dont un sur Marie Darrieussecq et expose ses photos.

Morgan Riet est né en 1974. Derniers livres parus : Chute de fiel / Sang & Diesel (éd. Gros textes – 2018), Du soleil, sur la pente (éd. Voix tissées – 2019), Ou serait-ce autre chose ? (Christophe Chomant éditeur – 2020), Pas par quatre chemins (éd. Donner à Voir – 2021), Toi, moi, miroir, etc. (Christophe Chomant éditeur – 2024), Comme un lieu entre – livre tête-bêche en duo avec Valérie Canat de Chizy (éd. La Lune bleue – 2024)

Pauline Simonneau a 36 ans et habite à la frontière entre la France et l'Angleterre. Elle évoque dans ses écrits les lumières, l'ombre et les émotions qui submergent. Co-gérante d'un café culturel, militante féministe, bidouilleuse de fanzines, intervieweuse de micro-trottoir, elle aime les projets alternatifs et surtout, le collectif : son bouillonnement, sa solidarité et les perspectives joyeuses qu'il offre.

Laure Verhoeff est née en 1994. A voyagé, cogité, chantonné et fait la vaisselle un peu au Nord, un peu au Sud, un peu à l'Ouest. A étudié dans des amphis des mots en *-logie*, pour tenter de comprendre l'*Homme*. N'a pas particulièrement compris. A planté des betteraves, de la lavande, des radis. Comprend un peu mieux. Pas beaucoup. En a sporadiquement bavardé avec des batraciens – eux aussi amphi(bien)s. A publié « Rouge Océan » en 2022.
https://yackao.wordpress.com/

Gaston Vieujeux est auvergnat depuis toujours (né aussi en 1957…),
Il écrit un peu comme on va prendre l'air. La plupart du temps des sonnets plutôt que des poèmes. Si la poésie y glisse le bout de son nez, c'est tant mieux. Après diverses activités plus ou moins poétiques, et une longue période de silence, nouveaux débuts en 2020 et accueil dans un certain nombre de revues sympathiques et bienveillantes, merci à elles !
(Presque) tous les détails ici : https://gaston-vieujeux.webador.fr



Héspérie *: Petit papillon orange aux antennes largement séparées à la base. Dessus des ailes fauve jaunâtre à orangé avec une bordure noire bien définie sur les nervures. Présence d'une ligne androconiale noire légèrement incurvée sur les ailes antérieures du mâle. L'extrémité des antennes est orange en dessous.*

Héspérie : *en grec ancien Ἑσπερία / Hespería, « Pays du soir » ou « Pays de l'Occident » désignait, dans l'Antiquité, la plus proche contrée à l'ouest du lieu où l'on en faisait mention. Ainsi, par rapport aux Grecs l'Hespérie désignait-elle en général l'Italie, Le terme apparaît à plusieurs reprises dans différentes œuvres d'auteurs grecs et latins, renvoyant à l'Italie ou à la limite entre la terre et l'Océan.*

Source Wikipédia

Si vous avez apprécié le contenu d'Hespérie vous pouvez :

- Le faire connaître autour de vous en partageant non pas directement le PDF, mais le lien suivant :
- https://hesperie.blogspot.com/
- Laisser un commentaire sur ce même site.
- Vous abonner en envoyant un mail à contact.hesperie@gmail.com
- En parler aux auteur(e)s connus ou méconnus que vous rencontrez pour qu'ils participent éventuellement à l'aventure.
- Envoyer vos propres textes en respectant les consignes d'écriture.
- En parler à qui vous voulez qui soutient la poésie.

Ce numéro est envoyé aux différentes revues poétiques, aux Maisons de la Poésie diverses et variées et est diffusé sur les réseaux sociaux.

Le prochain numéro paraitra en Avril.